

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

187-188

seizième année

Juillet-Août 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

1 an 6 mois
France, Italie, Communauté Française .. 40 F 20 F
Etranger 50 F 25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur : 100 F
Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948, Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One, 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

JUILLET-AOÛT 1969

SOMMAIRE

- A propos de Marcuse, de Freud
et d'un certain puritanisme révolutionnaire,
par FRANÇOISE d'EAUBONNE 333
- Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .. 342
- L'homophilie au Mexique, par BERNARD COMBOURG. 348
- Lectures d'Amérique (*suite et fin*),
par MARC DANIEL 354
- En lisant Voltaire, par JACQUES FREVILLE 363
- Le jeune homme au scarabée, par JEAN FLORENTIN. 369
- CINÉMA :
- Les Touchables*, de R. FREEMAN 373
- Point Noir - Z - La Mutinerie* 374
- IF*, de L. ANDERSON 376

UN « CORPUS » DES TEXTES ANCIENS RELATIFS A L'HOMOPHILIE

Un groupe de jeunes universitaires a entrepris la rédaction d'un **Corpus** de tous les textes antiques relatifs à l'amour masculin.

D'ores et déjà le dépouillement des œuvres d'Aristophane, de Platon, du **Satiricon** de Pétrone, est en cours.

Le **Corpus**, une fois terminé, constituera la mine de toutes les recherches futures sur l'histoire de l'homophilie antique; mais le champ à couvrir est immense.

De nouveaux concours sont indispensables pour cette œuvre d'une importance exceptionnelle.

Tous les Arcadiens latinistes, hellénistes ou orientalistes sont instamment priés de s'y associer. M. Baudry et M. Marc Daniel se tiennent à la disposition des intéressés pour tous renseignements complémentaires à ce sujet.

CINEMA.

ACTUELLEMENT :

LE SERGENT

(selon le roman *l'« Etau »*, de Murphy)

THÉRÈSE ET ISABELLE

(selon « *La Nouvelle* », de Violette Leduc)

A PROPOS DE MARCUSE, DE FREUD ET D'UN CERTAIN PURITANISME RÉVOLUTIONNAIRE

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

La philosophie marcusienne qui a déjà fait l'objet, dans cette même revue, de travaux pertinents, n'est certainement pas encore épuisée en tant que terrain de recherche pour qui — Arcadien ou non — est en quête de conciliation entre la civilisation (non actuelle ou passée, mais la civilisation dans son principe même : dépassement de la barbarie) et la libération de l'Eros naguère confondue avec « abandon aux instincts ».

On est obligé, en lisant *Eros et Civilisation* ou *l'Homme unidimensionnel*, d'en revenir encore à Michel Foucauld et de souligner à quel point l'homme est une « invention récente ». (Invention dans le sens étymologique de découverte.) Ce qui ajoute du piquant à cette constatation, c'est que le même philosophe structuraliste nous en annonce la disparition; ce qui aboutirait à le voir s'évanouir au moment même où nous le saisissons! Voilà qui ne peut réjouir mes amis arcadiens...

Quittons le ton plaisant. On demeure accablé, en effet, de constater à quel point les fameux spécialistes de l'âme humaine, les grands empiristes confondus avec les grands psychologues, les chefs spirituels et les moralistes de tout ordre et de tout poil ont pu obscurcir la question et propager cette « sur-répression » dont parle à juste titre Marcuse. Une nécessité due à la pénurie et à l'organisation du tra-

vail aliénant, du « labeur », en vue d'une exploitation accrue et durable des producteurs d'objets, cette obligation dictait (de façon beaucoup plus inconsciente que le crurent les premiers marxistes) cette morale mystificatrice et même, en une grande mesure, le contenu de toute religion, de toute eschatologie. Il ne s'agit pas simplement « d'opium du peuple » mais de transposition d'une réalité sociale; si les vertus de chasteté et de travail (de travail aliénant, de labeur) gagnent le paradis du patient chrétien, ce n'est pas seulement pour maintenir son état d'exploité; c'est qu'en effet la restriction des instincts sexuels, leur soumission à un seul : l'hétérosexualité que couronne le mariage monogamique, en vue d'une plus grande capacité de travail, et ce travail lui-même, but suprême de l'homme, préparent un bien qui ne peut se produire qu'après la mort de l'individu; je veux parler de la société d'abondance lentement édiflée au cours des siècles de frustration économique et de pénurie, et qui — si elle est aujourd'hui toute relative encore — s'annonce pour demain, du moins pour le monde industrialisé. En ce sens plus hégélien que marxiste, le report de la satisfaction exprimé par la théologie chrétienne occidentale correspondrait à une vérité historique, mais mystificatrice pour l'individu puisque elle ne serait que le fait de l'espèce, et non de l'individu périssable.

Il est certain qu'encourager la peine des serfs et borner les désirs libidineux des seigneurs médiévaux, au nom d'un xx^e siècle qui connaîtrait la télévision et l'astronef et ne pourrait s'édifier sans leurs sacrifices (joli sujet de conte science-fiction!) aurait paru, de la part du prophète trop sincère qui aurait prêché ainsi, une sorte d'insupportable provocation que le supplice aurait immédiatement réglé; mais comment un tel prophète eût-il pu naître? Dans la mesure où la bourgeoisie, classe privilégiée, est alinée par sa propre morale mystificatrice d'exploitation, et qu'elle a cru, si longtemps, et croit encore aux tabous contre Eros, à la répression de l'homosexualité, au mariage monogamique, etc..., elle est elle-même victime, différemment que les travailleurs, mais dans le même sens, des épouvantails nécessaires pour atteindre ce but unique, sacré, suprême, qui a survécu dans le camp socialiste à la suprématie bourgeoise : la productivité, le rendement. Ce que Marcuse nomme, d'après Freud, le *principe de réalité*. On peut comprendre pourquoi, à travers les préjugés nor-

maux de l'époque, Lénine réagit si violemment contre le freudisme; il sentait à travers lui les limitations du socialisme lui-même, du moins sous sa première forme telle que devait l'esquisser le bolchévisme stakhanoviste, puis le stalinisme.

A cette longue histoire de la morale bourgeoise et religieuse mystificatrice, nourrie de psychologues et de philosophes parfois de haute valeur et de sincérité profonde mais tout aussi profondément aveugles, l'apparition de Freud porte un coup terrible. Au moment même où les premières applications politiques du marxisme mettent à jour une partie des origines de la mystification, l'analyse écologique de Freud et l'exposé de son économie et de sa dynamique des instincts conteste de fond en comble toute la perspective de la morale humaine, la religieuse comme l'athée. Pour la première fois, le traditionnel conflit entre les instincts sexuels — décrits et explicités comme jamais ils ne le furent, dans leur réalité due à la structure historique de la famille — et la raison à laquelle tout moraliste de tradition les soumettait au nom d'un idéal, soit religieux, soit humain (1), ce conflit crucial, cet antagonisme inévitable, cruel et séculaire, était dénoncé pour ce qu'il était : un plan social, un projet historique en vue de la plus grande productivité et du plus grand rendement, au nom du *principe de réalité* opposée au *principe de plaisir*. Dénonciation sociale et même, en une certaine mesure, politique, qui rejoint celle du marxisme et rend d'autant plus frappant le rejet de Lénine.

Mais Freud, comme tous les hommes de génie trop en avance sur leur temps pour pouvoir distinguer au loin les détails de ce qu'ils découvrent, et même sa forme exacte, trouve sa limitation dans sa grandeur elle-même; d'un tel sommet, il ne peut voir nettement. (Le cas, du reste, est

(1) On peut faire une exception tout à fait singulière pour Pascal. La méfiance de ce penseur chrétien et janséniste pour la faculté de raison qu'il ne place pas *ipso facto* dans l'échelle des valeurs au-dessus de l'imagination (non « imaginaire » au sens moderne du terme, mais affectivité, sensibilité, bref facultés de la libido) et son ironie à l'égard d'une morale qui soumettrait à elle les instincts de l'homme, son ironie non moins mordante à l'égard de la justification des institutions humaines se référant à cette hiérarchie de valeurs, tout ce qui assure à Pascal une place si à part dans la pensée occidentale chrétienne en fait l'ancêtre de l'existentialisme éthique, et, à travers lui, des contestataires actuels.

similaire chez un Marx dont les prophéties sont les plus faibles parties des travaux; dans l'impossibilité de deviner l'investissement colonialiste et les ressources de l'automatisation, il crut à la proximité d'une révolution mondiale sur les ruines du capitalisme européen, mort d'apoplexie.) C'est à ce fait, et non pas tant à ses origines de « petit-bourgeois viennois », que l'on doit les conclusions conformistes d'une *weltaunshaug* (conception globale) d'un si éclatant anti-conformisme : la surprise consternante de voir le même homme qui vient de démystifier la morale de tradition y souscrire en dernière analyse comme étant seule capable de faire progresser la civilisation, et mieux encore : comme ne pouvant être remplacée par *aucune autre* sans danger de retomber à la barbarie.

On sait les reproches que lui valut cette « démission » qui n'était qu'incapacité à aller au-delà d'un certain pouvoir de découverte. Nous en voulons d'autant plus furieusement aux génies quand ils se trompent qu'il nous est difficile de nous dégager, envers ceux qui sont nos maîtres, d'un certain perfectionnisme. Tandis que Jean Rostand s'écrie : « Les sentiments nobles sont un peu moins suspects depuis que la psychanalyse a mis à jour leurs racines ignobles », beaucoup de fidèles et de disciples réclament avec indignation que les notions même de « noble » et « d'ignoble » soient reconsidérées à la lumière de la pensée freudienne (à ne pas confondre, étroitement, avec la psychanalyse). Whileim Reich, dont notre ami Daniel Guérin a examiné ici même l'héritage freudien, a voulu partir de là où s'était arrêté Freud; sa tentative courageuse et très intéressante manque cependant du bagage d'informations et de transformations que l'avenir devait mettre à la disposition d'un Marcuse.

En une certaine mesure, l'échec honorable de Whileim Reich s'apparente à celui de la législation Kollontaï qui, aux premiers âges du soviétisme, crut possible une libération totale de l'Eros selon les principes non point freudiens, mais de la dénonciation — beaucoup plus limitée cependant — de la « morale bourgeoise » par Marx. En ce sens, Lénine, tout réactionnaire qu'il fût sur le plan de la libération sexuelle, voyait plus clair que ces jeunes bolchéviks puisque — bien que pour de mauvaises raisons — il avait deviné l'inanité de leur effort. La grande misère des masses après la révolution bolchévik et la guerre, la haute mortalité infantile et l'impossibilité d'exiger un effort supplémentaire de frustration chez de larges couches populaires man-

quant des biens de consommation fit que la libération totalitaire de l'Eros — y compris les possibilités homosexuelles — fut vécue quelque temps, dans le désordre et le chaos, mais de façon tant bien que mal satisfaisante; dès le premier signe de retour à une possibilité d'abondance au moyen du travail, donc du rendement et de l'efficacité, la morale de tradition triompha évidemment, aggravée de tout ce qui caractérise une société d'édification; la littérature, l'art *édifiants* vainquirent, sous Staline, mieux que dans n'importe quelle société « bourgeoise ». C'était, pour des raisons vitales, le sacrifice du principe de plaisir au principe de réalité.

La théorie freudienne, telle que Whileim Reich la pousse jusqu'à ses conséquences logiques et désirables, trouve dans une réalisation éventuelle la barrière que trouve toute théorie en avance sur son temps, et plus encore : c'est, en quelque sorte, l'échec de la psychanalyse thérapeutique réduite à ses propres forces. L'analyse la mieux réussie, l'*abréaction* la plus satisfaisante d'un névrosé aboutit, si rien ne la complète, à remettre à l'individu soigné un permis de conduire, et non une voiture. En d'autres termes, la prise de conscience de la névrose ne peut aboutir à une guérison concrète que si les conditions de vie sont modifiées, ce qui n'est évidemment pas du ressort du thérapeute. Le livre capital de Freud, *Malaise dans la civilisation*, qui sert de base aux travaux de Marcuse, peut avec sagacité, avec génie même, mettre le doigt sur les plaies du monde occidental; un pouvoir révolutionnaire qui s'efforcerait d'abolir, pour ces mêmes raisons théoriques, une morale reconnue mystificatrice sans changer en profondeur, radicalement, non seulement les *conditions* mais le *style* de vie de ses masses, est obligé de revenir piteusement — et, ce qui est plus grave, avec des justifications hypocrites — à la même morale mystificatrice des anciens exploiters. Et, à nouveau, on assistera à la glorification du mariage monogamique, de la famille, de la fidélité, à la condamnation des instincts subsidiaires ou corollaires en tant que « perversions » et, bien entendu, de l'Eros minoritaire qu'est l'homosexualité.

Ce n'est pas parce qu'ils étaient mauvais, insincères, corrompus, que les grands chefs révolutionnaires soviétiques ont barré la route à la libération d'Eros; ni Fidel Castro quand il met en camp de travail les homosexuels; ni Boumedienne avec son puritanisme forcené et périlleux qui

aboutit à l'extension des délits sexuels et à l'obsession d'agressivité. C'est qu'avec toutes les modalités dues aux circonstances historiques et à la psychologie de ces différents chefs révolutionnaires, une société économiquement sous-développée qui tend à son développement est obligée, sous peine de mort, d'employer toutes les forces instinctuelles de ses individus à un labeur qui les frustre et, en grande partie, les castré; afin de produire, le plus vite possible, le plus possible de biens de consommation. Bref, à sacrifier le principe de plaisir à celui de rendement, de réalité. C'est le « report de la satisfaction », le bien promis pour demain, non plus le paradis chrétien, mais la société d'abondance. On peut, dans cette perspective, reconsidérer — ce qui ne le fut jamais — la différence marquante à toutes les époques et dans tous les pays entre l'anathème porté contre l'homosexualité masculine et la condamnation toute relative contre celle des femmes; la séculaire improductivité économique de la femme (cela même que lui reprochait Hésiode l'accusant d'être surtout objet de tentation et détournement de l'homme), c'est cette inertie même dans le circuit productif qui la sauve des reproches de « vice » et de « perversion »; de même, de tout temps, il lui est permis de faire de son corps un instrument de rapport, un objet à vendre; or, l'homme dans la même situation est partout exécré par la morale, que « son » client soit d'un sexe ou de l'autre; les états grecs les plus favorables à l'homosexualité condamnent à des peines très élevées, parfois même à la mort, le garçon qui se prostitue. C'est que dans une civilisation basée sur le principe de rendement, l'homme, l'être mâle, n'a le droit de vendre que ses bras, ou son cerveau; celui qui travaille vend une *activité*; celui qui se prostitue vend une *fonction*. La femme, réduite à être un être de fonction et non d'activité, n'est redevable à la société que d'une productivité, celle de son ventre; c'est pourquoi la législation est toujours infiniment plus dure contre l'avortement que contre le saphisme.

On peut, à ce point de notre développement, se demander pourquoi, dans ces conditions, la condamnation de l'homosexualité féminine ne s'est pas durcie à mesure que la femme devenait économiquement productive, rejoignait par son travail le *mitsein* humain, s'égalait à l'homme. Ce processus s'est esquissé, quoique très légèrement, au début de la relative libération féminine due au christianisme.

(Déjà, dans le judaïsme, on signale que l'homosexualité féminine, totalement ignorée par le Deutéronome qui réprime de façon sanglante celle des hommes *adultes*, connaît quelques sévérités encore légères à une époque tardive : peine du fouet, interdiction d'épouser un rabbin; c'est un signe indéniable d'une certaine importance acquise par la femme dans la communauté juive.) Les peines les plus dures, qui allèrent parfois jusqu'au bûcher (2), apparaissent au Moyen Âge où tout ce qui touche de près ou de loin aux « désordres » de la chair engendre une *sur-répression* hagarde et névrotique; mais c'est aussi l'époque où la femme connaît, au moins dans les couches privilégiées et la bourgeoisie des villes, une importance que traduit le principe législatif de Beaumanoir en matière d'héritage : « Une fille vaut un garçon. »

Mais le moment où la femme acquiert ses droits politiques et sociaux par son apport économique au travail est trop récent pour que le pouvoir de sur-répression ait pu s'exercer en ce sens (3); ainsi que le démontre Marcuse, cet accès à une relative société d'abondance en Occident sape les bases de la sur-répression (bien que par ailleurs, fait très important, le même fait sape la base de l'opposition).

La limitation de Freud ne tient pas à la constatation, historiquement démontrée — y compris chez les sociétés fondées par le socialisme révolutionnaire — d'une nécessité du sacrifice d'un principe, celui du plaisir, à celui de réalité; mais dans la croyance du grand Viennois à l'éternité de ce sacrifice et au maintien de sa nécessité.

La dénonciation haineuse de l'*inutilité* du sexe féminin peut ouvrir d'autres domaines de réflexion : la misogynie des Grecs venait-elle de leur homosexualité, ou leur homosexualité de leur misogynie? Cette exécration (universellement répandue dans toutes les anciennes civilisations) du « deuxième sexe » vient-elle de l'altérité des sexes, comme le propose Simone de Beauvoir, de la peur religieuse de

(2) Cf. Raymond de Becker qui cite le cas de quelques religieuses.

(3) Il est cependant utile de rappeler que cette indulgence traditionnelle peut trouver aujourd'hui des limites inattendues. Tout récemment, dans un procès en divorce, une femme qui n'avait aucun tort, sinon de vouloir se séparer d'un don Juan impénitent, perdit sur le témoignage (faux, et porté par un faux témoin avéré) concernant une prétendue liaison avec une amie, liaison considérée comme l'injure grave.

l'ancienne dictatrice comme je l'ai proposé moi-même dans *Le Complexe de Diane*? Ou bien faut-il retenir l'explication de Marcuse : « La beauté de la femme et le bonheur qu'elle promet sont fatals dans le monde du travail qui est celui de notre civilisation? » Dans ce dernier cas, la tentation de l'Eros minoritaire, de l'amour de l'homme pour le garçon, aurait pu être tantôt encouragé comme procédé de remplacement (les Grecs) ou condamné deux fois plus vigoureusement dans un monde qui s'orientait, de plus en plus, vers le principe de rendement et l'exaltation du travail, but suprême (le monde chrétien). Ce serait encore une explication satisfaisante de ce brusque coup d'arrêt à la libération de l'Eros, au XVI^e siècle, avec la réforme et la contre-réforme, après l'explosion contestataire de la Renaissance et du Quattrocentisme si vigoureusement, si splendidement bisexuels. Car la naissance des temps modernes et de l'industrialisme est contemporaine du Concile de Trente; et ce n'est pas un hasard si Luther est fils de mineur. Et si le sexe féminin, le plus opprimé et le plus mystifié dans le développement de cette civilisation jusqu'à hier, est en grande partie complice de cette mystification et de cette sur-répression, ce n'est pas tant parce que le deuxième sexe est le plus endoctriné — étant par tradition gardien des valeurs conservatrices —, c'est aussi que les femmes, ces fameuses « tentatrices », savent d'instinct et d'expériences qu'elles seraient les premières victimes d'un abandon révolutionnaire aux « tentations », d'une libération de l'Eros qu'elles sont condamnées à représenter, et qu'elles préfèrent la sécurité d'une oppression organisée aux hasards épouvantables d'un « retour à la barbarie ».

C'est peut-être dans ce sens qu'il faut interpréter le meurtre d'Orphée par les femmes de Thrace. Je vois beaucoup moins en ces personnes des « bacchantes » que de respectables ménagères, membres d'une ligue pour le Réarmement Moral. Le scandale ne devait pas tant être, pour elles, de voir Orphée (en qui Marcuse discerne le champion du « principe de plaisir ») inciter les hommes à se détourner vers les garçons; mais bien de sentir contester le système d'équilibre entre Eros et Civilisation dont elles étaient peut-être victimes, mais par lequel elles se sentaient protégées. Le mythe de la tête d'Orphée jetée aux flots et abordant les rivages de Lesbos semble un hommage symétrique à celles qui, contrairement aux femmes de Thrace,

se montraient elles aussi contestataires de ce même système d'équilibre, et ne nommaient point leur comportement « retour à la barbarie, abandon à l'instinct ».

« Comme Narcisse, Orphée rejette Eros normal non au bénéfice d'un idéal ascétique mais au bénéfice d'un Eros plus complet. Comme Narcisse, il proteste contre l'ordre répressif et la sexualité procréative. » (*Eros et Civilisation*, p. 151-152.)

Tant que le mariage ou au mieux l'amour monogamique hétérosexuel sera représenté comme le seul lien à la fois privé et social (4), la société, même pourvue d'une relative abondance, ne se distinguera pas du modèle d'hier : sur-répressive, vouée au principe de rendement et de réalité, elle n'offrira que des adoucissements de sa morale, non sa refonte en une morale nouvelle où l'agressivité, l'instinct de destruction et de meurtre, la culpabilité auto-punitive feront place aux idéaux, devenus *besoins fondamentaux*, de beauté, de paix et de bonheur, liés à la création artistique et à la réactivation de toutes les zones érotiques du corps refoulées depuis l'enfance dans l'oubli dû à la sur-répression. Ce qui n'est pas possible dans une société qui n'est pas *réellement* de consommation, comme la nôtre qui se targue faussement de ce titre. La fin de la nécessité vitale d'un conflit entre les deux principes en vue d'une productivité accrue permettant de satisfaire tous les besoins humains serait la réconciliation, rêvée par l'âge d'or, d'Orphée le chanteur et de Prométhée l'ouvrier; à savoir du principe patriste de réalité, enfin dépouillé de sa sur-répression, avec le principe matriste de plaisir enfin purifié du péril de retour au chaos.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(4) « (la) civilisation... établit des relations privées en dehors des relations sociales, et dans un de leurs aspects décisifs, en conflit avec elle » (Marcuse, *ibid.*, p. 175).

Cf. Balzac : « L'amour est une société secrète à deux. »

NOUVELLES DE FRANCE

par JEAN-PIERRE MAURICE.

CORYDON CHEZ THALIE.

L'a-t-on bien descendu?

A Paris, peut-être, le snobisme ayant escamoté les marches dangereuses. En tournée, il semble que cet escalier conduise droit aux abîmes infernaux. Une vraie chute (de rideau).

« C'est au talent de Charles Dryer que l'on doit cette comédie psychologique particulièrement réussie », déclarait un article de publicité (payante) dans *Nice-Matin* du 7-3-69. Le lendemain, critique (gratuite) de J.C. Vérots et changement de ton : « Un pays pour qui le théâtre n'est plus qu'une décharge publique est plus atteint qu'on ne le croie..., ce couple répugnant est soudé par la médiocrité plus encore que par le vice..., écœurante scène de ménage entre homosexuels de bas étage..., tout y est fétide, nauséabond et l'on sort du théâtre avec l'impression de s'être sali l'esprit... »

Le surlendemain, dans le même opportuniste journal, Paul Meurisse a beau déclarer : « On peut tout montrer au théâtre parce que la notion de réalisme en est exclue *a priori* », il ne convaincra personne car il prêche pour sa paroisse et cela n'empêchera pas *La Charente* de titrer : « L'Escalier ou les tristesses inverties », de reprocher à Dryer son (mauvais) goût pour les calembours ou les situations libidineuses et de déplorer qu'à cet escalier il manque une rampe solide!

Disons au passage que pour *L'Assassinat de syster George* (l'Escalier pour dames!) Matthieu Galey note : « Une fois de plus, on nous montre que les amours particulières ne diffèrent pas des autres. » En fait, le public français, voire

parisien, est las, blasé, saturé par « le labyrinthe du sexe », « l'enfer quotidien des amours maudites »... Arrabal, enfant terrible de l'avant-garde snob, convient davantage aux essais de laboratoire ou au trou de serrure du théâtre intimiste et bourgeois qu'à la télévision pour veillées des chaudières...

Qu'advierait-il si le *Concile d'amour* partait en tournée? Je pense sincèrement que la liberté et notre cause n'ont rien à gagner à ces excès du scandale dont l'exhibitionnisme ressemble fort à de la provocation, indisposant le public populaire, justifiant la censure, faisant triompher tous ceux qui spéculent sur la décadence des mœurs d'une société bourgeoise digérante, nous attirant, en définitive, réaction et choc en retour.

C'est le sentiment que l'on éprouve en face de *Théorème* dont le prix de l'Office du Cinéma Catholique a exaspéré les passions et les haines.

Mis à part Claude Mauriac, à qui la crainte panique de rater le dernier train tient lieu de talent paternel, et l'abbé Marc Oraison, « tête dure » qui éprouve un malin plaisir à choquer le bourgeois, il semble bien que les bornes permises de la décence soient atteintes, voire dépassées, et que, prenant prétexte de ce défi au bon sens et au Bon Dieu, on assiste à une vigoureuse contre-attaque des « intégristes » sur le front du clergé français.

En effet, Claude Mauriac a beau déclarer : « Les voies de la grâce apparaissent ici scandaleuses mais ce film est aussi pur qu'il peut d'abord sembler suspect » (*Le Figaro Littéraire*, 10-2-69) et l'abbé Marc Oraison, qui va toujours plus loin que tout le monde : « On m'avait dit : C'est invraisemblable, dans ce film, il y a un garçon qui arrive dans une famille et qui se tape toutes les personnes présentes. Ce n'est pas du tout ce que j'ai vu... Pour moi, cet inconnu qui ne demande rien, qui apporte sa présence; qui fascine tout le monde, qui répond aux demandes et puis qui s'en va... C'est le Christ! » (*Le Nouvel Observateur*, 10-3-69). Le R.P. Michel Riquet, ancien déporté à Buchenwald et qui fut suspect de sympathies communistes, après Jean-Jacques Gautier et Michel Droit, proteste, dans *Le Figaro* tout court contre « l'inquiétante naïveté » qui a poussé certains gogos à décerner le prix du cinéma catholique à une œuvre aussi équivoque. Certes, « nombre de films de notre temps sont souvent plus scabreux, voire pornographiques, que *Théorème!*... »

La *Leda* du Corrège peut être considérée comme un chef-d'œuvre mais qui songerait à en faire une image de première communion?

Et de conclure : « Le jugement de quelques esthètes, clercs ou laïcs, n'engage en rien l'Eglise et ne s'impose pas plus que celui d'une quelconque chapelle artistique ou littéraire. »

Dans *L'Homme Nouveau*, 16-2-69, Castorius voit dans l'attribution de ce prix une arme psychologique contre l'Eglise romaine et fait remarquer trois choses :

1° « Le film n'est pas d'abord érotique ni d'abord pornographique. Il est d'abord révolutionnaire et conçu pour disloquer le jugement moral chez les spectateurs. »

2° « Au plan de la pourriture morale, le film pulvérise tous les records. Cette sacralisation du sexe n'a rien de chrétien ni d'humain. »

3° « Pasolini... a des intelligences dans l'Eglise (Pasolini cheval de Troie). Le fait qu'il ait obtenu ce prix en dit long sur la puissance du noyautage communiste. Dans les cellules du parti, on en rit encore... »

Même son de cloche de la part de l'abbé Berthier qui déclara avec fermeté sur les ondes de Radio-Luxembourg, le 9-2-69 que : « C'est l'érotisme et non l'amour qui révèle à eux-mêmes tous les personnages du film. »

Roger Guichardon, enfin, dans *Le Pèlerin*, 16-3-69, élargit le débat et s'écrie : outré : « Cette fois, c'en est trop..., ce monde devient un mauvais lieu..., tous les garde-fous sont violés, l'impudeur s'étale partout..., sous des pressions plus sociologiques qu'individuelles, l'Etat, dont le souci de la moralité publique est un des devoirs, laisse ses agents et ses conseils se crever les yeux... dans l'Eglise elle-même, toute une théologie de la révolution et de la violence apparaît... O Dieu! quelle image se font-ils donc de Vous? »

« Après Agésilas, hélas!... mais après Attila, holà! » *Théorème*, nouvelle bataille d'Hernani ou bien, plutôt, nouvelle dépêche d'Ems? Le prétexte recherché par les uns et par les autres a enfin mis le feu aux poudres, le conflit latent depuis si longtemps, depuis la vieille affaire de la Mission de France, entre curés de chocs, prêtres ouvriers et traditionalistes vient enfin d'éclater. Les compromis de la sagesse s'éloignent. Quel juste milieu trouver, en effet, entre progressistes « enragés » qui font communier leurs camarades-ouailles d'un morceau de biscotte et d'un verre de gros rouge, qui bénissent des couples homo-

philes (Hollande) ou font danser des femmes enveloppées de voiles arachnéens à l'instant de l'élévation (Canada)... et des intégristes se refusant à toute évolution, murés dans leur silence et n'en sortant que pour vomir feux et flammes sur Sodome, prédire la fin des temps et se déclarer prêts à rallumer les bûchers de la sainte Inquisition?

Affaire à suivre.

REVUE DES REVUES.

Paris, Prague, Mexico...

N'y a-t-il pas, entre ces événements dramatiques qui secouent le vieil Occident et nous concertent tous, chrétiens ou non-chrétiens, homophiles ou gens « normaux », de troublantes similitudes?

Ces révolutions, qui vont bien au-delà des revendications d'ordre économique ou politique, ne traduisent-elles pas un profond changement d'ordre spirituel (d'aucuns emploieraient le mot à la mode : une mutation)?

Sous le titre « La civilisation en question » la revue *Compagnons de la Rose* (85, rue de Rivoli, Paris-1^{er}) commence une « Enquête sur la société de demain » qui s'efforce de faire la synthèse des récents événements dans lesquels les auteurs voient « la même révolte contre certaines formes immobiles, contre un certain dogmatisme stérilisant, contre un monde déchu où la société et le général ont pris la place de la personne et de la communauté, où l'homme, enchaîné à autrui et plus encore à l'Etat, est laissé à sa solitude ».

Dans *Spin*, n° 1, organe de l'Amicale des élèves de l'I.N.S.A., à Lyon (20, av. Einstein à Villeurbanne), un étudiant (1) consacre un important article à « La liberté sexuelle » et un non moins important paragraphe à l'homosexualité dans lequel il ose écrire : « qu'il n'y a pas plus de honte à cela qu'à toute manifestation du cœur et du corps humain » et aussi « que, d'après les enquêtes statistiques, 40 à 50 % des hommes ont un jour ou l'autre une expérience homosexuelle, 5 % sont d'authentiques homosexuels..., a-t-on le droit de se désintéresser (de leur sort) alors que chacun de vos enfants aura une chance sur vingt d'être des leurs? »

(1) Patrick Noyelle.

Le cher garçon conclut avec une exquise naïveté : « Je me trouvais récemment, grâce à un ami qui m'avait fait connaître cette organisation (il est curieux que l'on n'ose jamais nommer *Arcadie*, pourtant officiellement déclarée sinon d'utilité publique), dans un banquet réunissant un groupe d'homosexuels. J'y étais arrivé muni de quelques préjugés, m'attendant à voir une troupe d'efféminés et de travestis. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris des hommes parfaitement normaux, avec des têtes de braves pères de famille, de bons fonctionnaires, fort correctement vêtus, des jeunes portant la barbe et fumant la pipe, et même un étudiant que j'avais quelque peu fréquenté autrefois sans me douter le moins du monde qu'il eût ces mœurs ! »

Vous eussiez assisté aux banquets arcadiens de Paris, de Vence ou d'ailleurs, votre étonnement eût été le même cher Patrick ! Vous me faites penser à cet élève français en Angleterre qui intrigua, durant tout son séjour, pour se faire admettre à des mystérieuses réunions clandestines, nocturnes et mixtes. Il y réussit le dernier soir..., il s'agissait d'un club pour joueurs de billes (2) !

Dans la tribune des lecteurs d'une revue moins confidentielle, *Plexus*, excellente et vibrante étude de l'homosexualité par P.S., Nice... Il conviendrait de reproduire intégralement cette lettre mais elle est trop longue.

Disons qu'après avoir brossé à grands traits un tableau général du problème sur le plan social, P.S. réfute que l'homophilie soit un « vice » et en arrive au point de vue médical (« Je ne condamne, encore moins ne juge, ceux qui se cherchent dans le vice. Je crois que leur recherche est terrible et leur récolte aléatoire »). Il estime le traitement hormonal « dépassé » et pense « que la fixation amoureuse est l'aboutissement de toute une démarche du conscient et de l'inconscient, telle que Freud nous l'a montré ». « Mais cette anomalie est tellement intégrée à la personnalité depuis les plus lointaines origines de sa formation qu'il devient un leurre de vouloir la corriger par des moyens psycho-thérapeutiques sans désintégrer complètement la personnalité. »

En gros, « l'homosexuel aura le choix entre trois possibilités : ou bien il acceptera d'être un homophile social,

(2) Henry Beyle — Stendhal, orfèvre en la matière, a déclaré : « Il est bien difficile de ne pas s'exagérer les plaisirs dont on ne jouit pas ! »

tel que la société le définit... et ces eunuques s'accepteront dans les arts, la mode, la coiffure, l'antiquaille... deviendront les gracieux compagnons des « dames évoluées » ou confirmeront les « vrais hommes » dans le sentiment de leur « virilité »... ou bien, ils pourront se retrancher dans une société parallèle où ils se trouveront entre eux comme à l'intérieur d'un ghetto... S'ils refusent ces deux premières formes d'aliénation, il leur restera à régler leur problème avec eux-mêmes : certains pourront dépasser leur sexualité en la sublimant..., d'autres se tromperont en niant leur véritable sexualité et feront parfois des mariages résignés (ils seront souvent d'une rigueur morale conventionnelle particulièrement dure et intransigeante)... d'autres, enfin, conserveront toute leur vie ce divorce entre leur attitude sociale et la satisfaction de leurs aspirations intimes, ce qui est l'enfer permanent ».

Dans tous les cas *Arcadie* existe pour apporter, à qui veut bien les accueillir, aide, conseils, soutien et équilibre. C'est sa seule raison d'être.

VIVRE AU SOLEIL.

Pour terminer sur une note souriante et ensoleillée, voici un écho marseillais.

En promenade sur la Canebière, lors de ce merveilleux congé pascal, j'ai poussé une pointe jusqu'au château d'If de mon enfance, et, au retour, flâné sur le quai Rive-Neuve, aux alentours de la criée ou de vigoureuses poissardes jonglent avec des poissons multicolores. Les marins de Phocée — même ceux du ferry-boat — ont une ancre tatouée sur l'avant-bras et une odeur de goudron qui me chavire en me faisant songer aux Iles-sous-le-Vent de Marius...

Pas bégueule, forte en gueule, une écaillère réplique à un touriste qui se plaint du mistral :

— Bou Diou ! mon pauvre monsieur, si vous étiez venu hier... les huîtres, elles volaient !

Tandis que sa voisine, la marchande de fromages, penche une tête obséquieuse vers sa « bonne cliente » :

— Comment vous le voulez, votre fromage..., bien fait ou qui s'abandonne ?

Non, Pagnol n'a rien inventé...

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

L'HOMOPHILIE AU MEXIQUE

par BERNARD COMBOURG.

Parler du Mexique est très difficile parce qu'on en parle beaucoup et que tout ce qu'on peut en dire éteint plus qu'il ne donne à voir une Réalité qui est vraiment restée la Vie. Qu'elle soit Présence des paysages ou Ame des Mexicains. Et parler de l'homophilie au Mexique est plus que très difficile. En effet, comme pour la foi, l'art, l'éducation, pour l'homophilie, le Mexique est Utopie, misère au soleil, stupidité, beauté et plus violentes qu'ailleurs douleur de vivre et joie. Pourtant, bien que je ne dirai pas l'essentiel que je crois sentir mais que je me sais incapable de connaître, je pense que présenter quelques aspects de la question reste intéressant, ne serait-ce que pour donner à rêver. C'est donc à la fois avec des « mexicans curios » et des « Impressions après deux années de séjour à Mexico » que je vais essayer de faire penser à autre chose que mes mots. L'important étant toujours autre chose. Ici.

Le Mexique est le pays du « machismo ». Du mot « macho », le mâle. C'est un complexe de la masculinité et il consiste dans une extériorisation forcenée de la virilité. Fins visages disgraciés par d'énormes moustaches. Pour prétendre à quelqu'importance, pour paraître, un homme doit se faire considérer par les autres hommes comme macho. Par les femmes aussi, mais c'est moins important, trop facile — même si elles vivent avec un impuissant, elles feront en sorte qu'on sache le contraire. La grande preuve que doit donner la macho est celle de sa puissance sexuelle. Aucun doute ne doit être permis. Il a une épouse envers laquelle il montre selon les circonstances et les personnes, un cynique mépris ou un respect exagéré, mais que toujours il charge d'enfants. Surtout il s'arrange pour qu'on dise qu'il a des maîtresses. Son devoir est de les entretenir et de les combler d'enfants. On compte les enfants par femme

L'HOMOPHILIE AU MEXIQUE

et non par foyer. Au Chiapas la proportion est de huit enfants par femme et de quatre pères différents par mère. Le mariage n'est pas la sécurité, le divorce est facile. Un climat de grande liberté. L'amour. Il est chanté romantiquement. On en parle beaucoup, on le cherche, on le déclare à tout hasard, mais on a peur d'aimer. Pour simplifier, pour rester humblement sincère avec l'existence, on le fait. Mais non, on ne dit pas faire l'amour, on dit « hacar sexo ». Littéralement : faire le sexe.

L'homophilie dans tout cela? La gloire des gloires pour le macho, le secret flatteur, peut-être posséder un autre mâle, lui ôter sa prétention d'être homme. Peut-être... car il faut en user avec précaution, l'arme est à double tranchant, sur ce chapitre on est vite soupçonné. « No quiéro que sospechen nada » — « je ne veux pas qu'on soupçonne quoi que ce soit ». Combien d'amants dans l'intimité sans complexes, sitôt en public, agressifs menteurs. Pour simplifier, là encore, pour qu'il n'y ait pas de problème on use de l'excuse-précaution *Boisson*. « J'avais bu. Je ne me rappelle même pas ce que j'ai fait. J'ai fait cela? » Et les compères complices de bien rire. Heureux ce détour de l'alcool, tout peut avoir lieu. Dans l'Isthme, dans les bals populaires, quand les dames et les demoiselles décentes sont rentrées (au-delà de dix heures leur réputation est en péril) on danse entre amis et surtout on boit et bien des choses se passent (m'a-t-on affirmé et je le crois). Dans la région de Tampico, le Jour des Morts, les femmes restent à la maison, la rue est aux hommes qui se réjouissent et par dérision (de quoi?) quelques-uns se travestissent. On boit, on chante, on danse et la tradition pousse les rôles plus loin. Bien entendu, personne n'est étiqueté « joto » pour cela. Le Carnaval aussi permet les réjouissances les plus complètes. Au Carnaval de Veracruz, jusqu'à ces dernières années, une rue entière était conquise et pendant toutes les fêtes, gardée par les travestis et leurs amateurs. Cette année les journaux ont publié que ceux-ci ont voulu s'emparer de Carnaval lui-même parce qu'un gouverneur très ordre moral a fait mettre fin à ce privilège. Ainsi, les occasions ne manquent à aucun Mexicain. Et, en règle générale, il en est peu qui les refusent. Surtout parmi les jeunes.

Boire est la seconde prouesse du macho (La troisième est conséquente étant se battre). On boit entre hommes dans les « cantinas » — « établissements interdits aux mineurs, aux femmes et aux militaires en uniforme ». Là encore

pour signaler sa force, on boit jusqu'à fin de contenance. A moins qu'en ces lieux on ne vienne à des fins plus subtiles. A Mexico, il n'y a pas de bars spécialisés à clientèle homophile. (Il y en eut, il s'en crée que la police saccage et ferme.) Il y a les cantinas. En particulier celles du Centre qui permettent une illusion d'anonymat et, partant, de l'audace. Là, on distingue deux groupes. Les admirateurs et les admirés. Ces derniers, l'innocence même en ce qui concerne l'homophilie, invitent souvent les intéressés de l'autre groupe à les honorer d'un verre. Comment se savent-ils? Il y a peu d'erreurs. (Je pense en passant qu'au Mexique une proposition déplacée n'entraîne jamais de réponse violente. Celui qui en est l'objet fait savoir qu'il n'est pas intéressé mais ne se choque pas, tout flatté intimement.) Mais revenons aux cantinas. D'un « cuba » à l'autre, en même temps que l'ivresse, croît la sympathie. Et quand l'établissement ferme, on s'en va, pour un « dernier verre » bien sûr (il faut respecter les formes, suivre avec rigueur le rite), jusqu'à la chambre de son témoin d'un soir. C'est alors l'heure de dormir et on s'amuse bien. « Es la primera vez, sabes! » « C'est la première fois que je fais cela! » Il faut feindre de croire. Il n'y a rien eu. Chacun est content. L'un va bien vite conter ses émotions à un confident. L'autre se fait de mauvaise humeur avec sa femme qui l'a attendu toute la nuit. Le samedi suivant ce dernier aura un autre « pote ». S'il tombe sur un compagnon d'une semaine passée, un discret signe de reconnaissance. Se retrouver signifierait autre chose.

Signifierait admettre qu'on « aime ça ». Il est possible qu'on apprécie cette façon de faire l'amour mais impossible qu'on le reconnaisse. Le préjugé est énorme. Et pourtant, comme on voit, uniquement au niveau des mots. Ce conformisme verbal est pesant, grossier, il est insupportable comme le mensonge et l'hypocrisie. Mais les faits sont sa vivante dérision. Protégé par son apparence, le macho est le plus tendre des amants. L'homme marié (et plutôt sept fois qu'une) le plus invétéré des coureurs de garçons. Pour les jeunes il n'y a même pas ces préoccupations tant qu'ils n'ont pas l'âge au-delà duquel il paraîtra bizarre qu'ils n'aient femmes et enfants. La proportion de ceux qui « ne comprennent pas » est infime ». Un bon nombre se reconnaîtront « de ambiente » et décideront de vivre selon leur goût le plus intensément possible, jusqu'au jour où ils se laisseront épouser (par une femme — comme le mariage

est la grande chose pour elles, ce sont souvent elles qui cherchent et arrangent tout).

Etre « de ambiente », c'est « être du milieu », littéralement « être dans l'ambiance ». A Mexico, le quartier favori de « los de ambiente » (possible traduction par : ceux qui en sont) est la Zona Rosa. Le paradis artificiel des touristes. Boutiques de souvenirs, bars, magasins où se vendent les merveilles de l'artisanat indigène, agences de voyage, hôtels de luxe; c'est le seul quartier de la capitale actif de jour comme de nuit. Là, sont, l'après-midi et finalement à toute heure, ceux qui cherchent un Monsieur Dollar. Prostitués?

Des garçons de quinze ou seize ans qui ont essayé d'échapper à la misère de leur village ou de leur bidonville, qui ont fui leur famille (ils vous parleront de leur mère, de leur grand-mère...) et qui attendent la Chance de quelqu'un qui s'intéressera à eux. La seule réponse qu'ils auront sera celle de billets marchandés et de mercis destructeurs. Alors ils se feront agressifs, ou, forçant leur rôle, deviendront « locas » (folles). Sens de la dignité? courage dans le désespoir? ils ne sont même pas nombreux comme la misère et l'importance de la clientèle, américaine surtout, le feraient imaginer. Zona Rosa. Dans les rues de Niza et de Hamburgo, selon les heures, vont passer les collégiens au sortir de leur collège, les employés de bureau à la fermeture de leur bureau (et leurs chefs dissimulés dans leur voiture), les étudiants rentrant de l'Université. On vient à tout hasard. En général, on n'a pas le temps d'aller avec qui que ce soit. On ne le désire d'ailleurs pas. On vient pour bavarder. On est aimable, heureux de faire connaissance. On récite identité, adresse, occupations. On s'écoute inventer la vie dont on rêve. Et on disparaît non sans avoir une dernière fois répété heure et lieu du rendez-vous auquel on ne pensera même plus cinq minutes après.

Mais le samedi, ce n'est pas la même chose. Il n'y a pas de travail le lendemain. Et ce jour-là la famille accepte qu'un ami vous ait invité pour l'anniversaire de sa sœur. Ce jour-là, c'est le jour des fiestas. Dès midi on se met à la recherche d'une connaissance qui sait où il y aura le soir fiesta. Plus l'après-midi avance, plus les groupes sont nombreux. Vers 10 heures il y a foule. Les voitures stationnent un peu partout. On s'y entasse à dix ou douze et on part vers les appartements, les maisons de campagne où a lieu la fiesta. Là, dans la demi-obscurité des lampes de couleurs on se presse. L'hôte vous accueille aimablement

quand l'un de ses invités vous présente. On vous donne un verre. (On boit beaucoup.) Si c'est encore possible, vous avez où vous asseoir. Il y a de la musique. On danse. S'il y a des voisins, on ne fait pas trop de bruit. On fait connaissance. On flirte. Quelquefois, il y a un show : un travesti présente son numéro de strip-tease. D'autres fois, on chante, on dit des poèmes. Des couples se fixent. Des couples s'en vont. Car, c'est le jour où on fait l'amour. Et le dimanche, on est le plus heureux des hommes parce qu'on découvre un ami ou bien, pour les y mieux oublier, sur son agenda on ajoute un numéro de téléphone, une adresse. Généralement faux téléphone, fausse adresse mais celui qui les a notés n'aura même pas l'idée de le vérifier. Ce n'est pas pour rien que l'essai qu'Octavio Paz a consacré à ses compatriotes, s'intitule « Le labyrinthe de la solitude ».

Le Mexique n'est pas Mexico. Il y a autant de différence entre une ville du Sonora et une ville du Chiapas, qu'entre une ville de Belgique et une ville de Sicile. Il y a les villes puritaines comme Morélia. Veracruz et ses travestis. A Mérida les prostitués mêlés aux prostituées. Il y a des campagnes écrasées de misère et de violence où l'homophilie est ignorée. Et l'Isthme de Tehuantepec, nouvelle Arcadie. Et Acapulco — les garçons les plus beaux, beach boys; produits de consommation pour touristes américains. Acapulco et ses fabuleuses fiestas de fin de semaine. Acapulco aimablement scandaleuse. Et tout ce que je ne sais pas, et tout ce que j'oublie.

J'ai, je crois, exagéré la faveur dont jouissent auprès des Mexicains les mœurs homophiles. Il en est qui ne savent pas ce que c'est. Il en est qui préféreraient être assassins. Il en est qui font preuve de la plus abjecte agressivité. Et que savoir de la masse des indiens avec qui personne ne parle en réalité, la masse de ceux qui sont tenus à la terrible distance de la misère. Pourtant tous les faits sont vrais et surtout le « climat » — formalisme compliqué et simplicité des actes — est celui où on vit. Il est difficile au Mexique d'être « réaliste ». Ce serait souffrir, dans sa conscience aussi, la misère et l'insolence de la richesse. D'autre part, toute la propagande, tous les mythes instituent la vertu de tolérance (bien qu'elle soit nécessaire puisqu'elle sert à faire admettre la cohabitation du luxe et de l'humiliation). Idéaliste, libre, je ne sais, le Mexicain est au-delà des catégories par lesquelles on réduit la vie pour soi-disant la connaître. Le Mexicain ne connaît pas la vie,

il l'aime. Elle est dure, impitoyable, irréductible; il s'y donne. Et la réalité homophile est comme il dit « cosa de la vida » — « chose de la vie ». Il la vivra comme il pourra. Comme son milieu, son éducation, ses rêves, son langage le lui permettront. Mais de toute façon, il la vivra. Et il pourra aimer. Bien qu'il se défendra longtemps — c'est peut-être la seule illusion qu'il ne veuille illusion — la seule réalité qu'il désire bien réelle — il en acceptera un jour la conscience. Je ne sais pas ce qui a fait dire à André Breton que le Mexique est le seul pays au monde où est possible l'Amour fou mais je veux finir en me souvenant qu'il l'a dit.

BERNARD COMBOURG.

CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

RELIURES

1967-1968

La reliure : 14 F

LECTURES D'AMÉRIQUE *

par MARC DANIEL.

4. — Romans policiers, espionnage et « suspense ».

La littérature homophile anglo-saxonne fait une large part au genre « suspense » — romans policiers ou d'espionnage, soit sérieux, soit ironiques, soit franchement bouffons et parodiques.

Thomas Baird, *The Old Masters* (N.Y., Harcourt, 1963) : mystère dans le milieu des antiquaires et amateurs d'art new-yorkais.

George Baxt, *Sing Low, Sweet Harriet* (N.Y., Simon and Shuster, 1966) : un crime dans les milieux du cinéma à Hollywood en 1932.

Du même George Baxt, *A Queer Kind of Death* (N.Y., Simon and Shuster, 1966) a été traduit en français sous le titre *Drôle de Sauna* (17).

John Broderick, *The Chameleons* : en Irlande, les curieuses relations d'un riche catholique et de son valet de chambre.

Alfred Chester, *The Exquisite Corpse* : la bizarre personnalité d'un homosexuel passionné de masques et de visages.

Alexander Goodman, *Handsome is...* : roman policier « classique » à intrigue homosexuelle.

Don Holliday est l'auteur de plusieurs romans parodiques des romans d'espionnage et d'aventure genre James Bond, irrésistibles de drôlerie, de jeux de mots et d'allusions souvent fort crues. Le héros, Jackie, est une sorte de superman homosexuel avec une aventure masculine à

(*) Voir *Arcadie*, nos 185 et 186.

(17) Cf. *Arcadie*, n° 176-177, p. 356.

LECTURES D'AMÉRIQUE

chaque page... Les titres, en général, suffisent pour donner le ton : *The Man from C.A.M.P.*, *Blow the Man Down*, *Watercress File*, *The Son Goes Down*.

Martin Mayer, *A Voice that Fills the House* : la mort mystérieuse d'un riche homosexuel possesseur d'une collection unique de livres et d'objets d'art érotiques.

Carley Mills, *A Nearness of Evil* : l'assassinat d'une riche héritière dont le mari et le père sont homosexuels.

Nicholas Morley, *Accident* : accident (ou crime?) à l'Université d'Oxford.

Lou Rand, *Rough Trade* (Argyle Books, 1964; précédemment publié sous le titre *Gay Detective*) : les aventures alléchantes d'un détective privé homosexuel (18).

Simon Rover, *Brother Cain* : histoire d'espionnage dont le principal personnage est homosexuel.

George Simon, *Sleep no more* (1966) : « suspense » homosexuel.

George Sklar, *The Identity of Dr Frazier* : drame dans un village mexicain, à l'occasion duquel un médecin américain fait la découverte de son homosexualité.

Roderick Thorpe, *The Detective* (Dial Press, 1966), d'où a été tiré le film de Gordon Douglas (19).

Gore Vidal, *Myra Breckinridge* : histoire, en forme de « suspense », d'un changement de sexe, écrite avec esprit et raffinement littéraire. On en a tiré un film (20).

Hugh Ross Williamson, *A Wicked Pack of Cards* (Guild Press, Washington, 1965) : roman policier classique situé en Angleterre, avec un pair, un pasteur, un policier de village...

5. — Romans historiques et histoire romancée.

Rudolph von Abell, *The Vigil of Emmeline Gore*, raconte de façon romancée l'histoire de Gide et d'Emmanuelle.

Anthony Burgess, *Nothing like the Sun*, fait revivre le milieu où vécut Shakespeare : la « dark lady » des *Sonnets* est un jeune Maure, et le comte de Southampton est l'amant du dramaturge.

(18) Cf. *Arcadie*, n° 136, p. 204.

(19) Cf. *Arcadie*, n° 180, p. 517.

(20) A propos de Gore Vidal, citons la réédition (1965) de *The City and the Pillar* (« Un garçon près de la rivière »), dans laquelle l'auteur a quelque peu modifié la fin, en remplaçant l'assassinat de Bob par Jim par un simple viol.

Alfred Duggan, *Family Favorites* : histoire d'Elagabale.
Mary Renault, *The Mask of Apollo* (Pantheon Books, 1966) : la Sicile grecque au IV^e siècle avant J.-C.

Walter Ross, *The Immortal* : histoire romancée de James Dean.

Henry Treece, *Jason* : Grèce antique.

Frank Yerby, *Goat Song* : Grèce antique.

6.. — Mémoires et biographies.

Oliver W. Evans, *The Ballad of Carson McCullers* (1965) : biographie de la célèbre romancière Carson McCullers, auteur de *Reflète dans un œil d'or* et de *La ballade du café triste*.

Jean Fuller, *The Magical Dilemma of Victor Neuberger* : biographie de Victor Neuberger, poète du début du XX^e siècle, homosexuel, mystique orientalisant, adepte du tantrisme, ami du poète Aleister Crowley.

Phyllis Grosskurth, *John Addington Symonds* (1964) : biographie de l'écrivain victorien Addington Symonds, d'une extrême franchise concernant son homosexualité.

Dag Hammarskjöld, *Markings* (N.Y., Alfred Knopf, 1964) : ces Mémoires (fragmentaires) de l'ancien Secrétaire général de l'O.N.U. prouvent avec beaucoup de clarté l'homosexualité profonde de leur auteur.

Michael Holroyd, *Lytton Strachey, a Biography* : toute la lumière sur l'homosexualité de Lytton Strachey, illustre écrivain victorien.

Alice James, *Diary* : le Journal de la cousine d'Henry et William James, qui ne fait pas mystère de ses mœurs lesbiennes.

Christine Jorgensen, *A Personal Autobiography* (N.Y., Eriksson, 1967) : mémoires d'un travesti.

Robin Maugham, *Somersert and all the Maughams* (N.Y., New American Library, 1966) : le neveu de Somerset Maugham lève le voile sur l'homosexualité de son oncle.

Ned Rorem, *The Paris Diary* et *The New York Diary* (N.Y., Braziller, 1967) : Ned Rorem, compositeur de renom, raconte avec esprit et franchise ses aventures homosexuelles sur les deux continents.

Vincent Sheean, *Dorothy and Red* (1963) : biographie du romancier Sinclair Lewis et de sa maîtresse, la journaliste-écrivain Dorothy Thompson. Un épisode important concerne la liaison lesbienne de Dorothy avec la baronne hon-

groise Hatvany, alias Christa Winsloe, auteur de *Jeunes filles en uniforme*.

Alexander Trochi, *What Frank Harris Did Not Say* : supplément aux Mémoires, déjà fort explicites, de Frank Harris, qui fut le plus fidèle ami d'Oscar Wilde.

7. — Essais, science et vulgarisation.

Comme il a été dit plus haut, une des caractéristiques de l'Amérique homosexuelle est la multiplicité des éditions d'ouvrages de « vulgarisation » scientifique, essais, reportages, souvent en format de poche, que le public achète avec une curiosité insatiable. La majeure partie de cette production, évidemment, est médiocre, tapageuse, « sensationnelle », même lorsqu'elle est signée ou préfacée par des médecins, mais les ouvrages réellement scientifiques ne manquent pas.

Dr Harry Benjamin et R.E.L. Masters, *Prostitution and Morality* (Julian Press, 1964).

R.O.D. Benson, *In Defense of Homosexuality* (Julian Press, 1965) : honnête mais peu original. Tous les arguments pour la « défense » de l'homosexualité, présentés de façon méthodique sinon très neuve.

Dr Irving Bieber, *Homosexuality : a Psychoanalytic Study* (Basic Books, 1965) : étude psychanalytique sur des homosexuels délinquants, soignés en hôpitaux psychiatriques, etc... Ce livre a eu une vaste publicité, mais ses conclusions ont été sévèrement critiquées par les revues homophiles des États-Unis.

Dr Daniel Cappon, *Toward an Understanding of Homosexuality* (Prentice Hall, 1965) : bien intentionné mais très « traditionnel » dans ses conclusions.

Dr John Cavanagh, *Counseling the Invert* (21).

Dr Wainwright Churchill, *Homosexual Behavior Among Males : a Cross-cultural and Cross-species Investigation* (Hawthorn Books, 1967) : réfutation des conclusions du Dr Bieber citées plus haut.

Donald W. Cory, *The Lesbian in America* (Citadel, 1964).

Lee Dorian, *The Young Homosexual; The Anatomy of an Homosexual; Sadism in Sex* : ouvrages de vulgarisation tapageuse.

J.-Z. Eglinton, *Greek Love* (Oliver Layton Press, 1964) : important ouvrage, déjà signalé dans *Arcadie* (n° 167),

(21) Cf. *Arcadie*, n° 161, p. 269.

mais que nous nous proposons de présenter plus longuement un jour prochain.

Dr Albert Ellis, *If This Be Sexual Liberty; Homosexuality, its Causes and Cure*; etc... Le Dr Albert Ellis est un spécialiste de la littérature de « libération sexuelle », très connu en Amérique où il participe à d'innombrables émissions de radio, télévision, etc... Sur l'homosexualité, sa position est libérale, mais assez traditionnelle : l'homosexualité est une névrose, et, à ce titre, est justiciable du traitement médical, sans pour autant constituer un délit en soi.

Jean Evans, *Three Men* : trois « histoires vécues » — un criminel, un fou, un homosexuel. Charmant voisinage!

Leslie A. Fiedler, *Waiting for the End* (1964) : important ouvrage de critique littéraire, où la littérature homosexuelle est étudiée sans indulgence mais avec beaucoup d'érudition.

Joseph Fletcher, *Situation Ethics, the New Morality* (Philadelphie, Westminster Press, 1966) : magistrale étude philosophique de la « morale situationniste », avec références explicites à l'homosexualité.

John H. Gagnon et W. Simon, *Sexual Deviance* (N.Y., Harper and Row, 1967).

Omar Garrison, *Tantra, the Yoga of Sex* (1966?).

John Gerassi, *The Boys of Boise : Furor, Vice and Folly in an American City* (Macmillan, 1966) : étude sur un extraordinaire épisode d'hystérie collective survenu en 1956 à Boise, petite ville de l'Idaho, au cours duquel régna une véritable psychose anti-homosexuelle aux conséquences dramatiques.

Group for the Advancement of Psychiatry, *Sex and the College Student* : étude sur le comportement sexuel des étudiants américains, avec nombreuses références à l'homosexualité des collèges.

R.-J. Hagerman, *Oral Love* : une encyclopédie de l'amour... oral! (pour ceux qui préfèrent l'oral à l'écrit...).

Dr Richard Hauser, *The Homosexual Society* : ce livre a bénéficié d'un lancement publicitaire énorme, sans doute financé par des ligues de vertu et des associations pour la défense du mâle américain en péril. Ramassis des clichés les plus poussés sur l'homosexualité et de toutes les accusations traditionnelles contre elle.

Dr Martin Hoffmann, *The Gay World : Male Homosexuality and the Social Creation of Evil* (N.Y., Basic Books,

1968) : importante étude, où la naissance d'une « société homosexuelle » est considérée comme un des éléments de l'effondrement de la société américaine traditionnelle.

(Anonyme), *Homosexuality and Citizenship in Florida* : le célèbre rapport de la Commission d'enquête de Floride sur l'homosexualité, qui suscita lors de sa publication un scandale dont nous avons parlé en son temps, a été réédité. Extraordinaire document, non pas tant sur l'homosexualité que sur l'état d'esprit de certains de ses ennemis...

Antony James, *England's Sex Habits; America's Homosexual Underground* : vulgarisation tapageuse.

G. Legman, *The Horn Book : Studies in Erotic Folklore and Bibliography* (N.Y., University Books Inc., 1964) : énorme bibliographie du folklore érotique à travers le monde.

Robert Leslie, *Homophile Casebook* : recueils d'« histoires vécues » et de citations sur l'homosexualité. Contient en particulier la fameuse scène homosexuelle de *Fanny Hill*, absente de presque toutes les éditions de ce roman.

Dr Judd Marmor (éd.), *Sexual Inversion : the Multiple Roots of Homosexuality*. Recueil de 17 articles, de niveau inégal, sur les « causes » de l'homosexualité.

Dr Benjamin Morse, *The Sexual Deviate* (N.Y., Lancer Books, 1963) : série d'études médico-pornographiques sur « le voyeur », « le nécrophile », « le fétichiste », etc... Mais, chose intéressante : l'homosexualité ne figure pas sur la liste de ces « déviés sexuels ».

Dr Robert Ollendorf, *The Juvenile Homosexual : Experience and its Effect on Adult Sexuality* (N.Y., Julian Press, 1966) : courageuse tentative de démythification du « danger homosexuel » pour les adolescents. Prouve que les expériences homosexuelles des adolescents ont beaucoup moins d'influence sur leur vie sexuelle qu'on ne le croit généralement.

Vance Packard, *The Sexual Wilderness* (N.Y., McKay, 1968) : brillant essai sur le mariage dans le monde contemporain. Les allusions à l'homosexualité y sont nombreuses.

Douglas Plummer, *Queer People* (Citadel Press, 1965) : déjà cité dans notre revue (22).

Robert G. Reisner, *Show me the Good Parts : the*

Reader's Guide to Sex in Literature (Citadel Press, 1964) : énorme bibliographie d'ouvrages érotiques.

Michael Schofield, *Sociological Aspects of Homosexuality* (Boston, Little, Brown and Co., 1966) : étude de 300 homosexuels et 300 hétérosexuels, prouvant que les réactions aux tests sont identiques pour les uns et pour les autres : « les homosexuels ne constituent pas plus un groupe social que les hétérosexuels ».

Colin Spencer, *Anarchists in Love* : vulgarisation accrocheuse, sans valeur scientifique.

Dr Lucius Steiner, *Sex Behavior of the Homosexual* (Hollywood, Gavell Corporation, 1965) : un ramassis de clichés et d'idées toutes faites.

Alistair Sutherland et Patrick Anderson, *Eros* : histoire de la sexualité.

Carlson Wade, *Male Homosexuality; Abnormal Sex Behavior; Sex Perversions and Taboos; The Twilight Sex; The Sexual Variants; The Lonely Sex*; etc... Nombreux ouvrages de vulgarisation assez accrocheuse, écrits pour le public homosexuel et généralement fort osés. Le plus intéressant est *The Lonely Sex*, consacré aux « petites annonces » sentimentales des journaux.

Brooks R. Walker, *The New Immorality* (N.Y., Doubleday, 1968) : étude de morale écrite par un pasteur unitarien assez libéral.

Norm Winsky, *Sex and the Criminal Mind; The Homosexual Explosion* : vulgarisation, hostile à l'homosexualité.

Ken Worthy, *The Homosexual Generation* : violent pamphlet anti-homosexuel, qui attribue à l'homosexualité la ruine de la civilisation et la rend responsable de tous les maux. Certains journaux ont fait un « battage » publicitaire autour de ce livre.

John S. Yankowski et Hermann K. Wolff, *The Tortured Sex* (Los Angeles, Hollway House, 1965) : vulgarisation de bas étage, très hostile aux homosexuels.

THEATRE.

Le théâtre est, en Amérique et en Angleterre, un genre extrêmement vivant, qu'il s'agisse des scènes de Broadway ou « Off-Broadway », ou de théâtres d'avant-garde auprès desquels ceux de notre Rive Gauche font figure de scènes de patronage (23).

En janvier 1966, Stanley Kauffmann, dans le *New York Times*, écrivait que l'homosexualité envahissait sournoisement les scènes américaines, mais n'osait pas encore se montrer à visage découvert. Les événements vont vite! car, depuis trois ans, ce stade est bien dépassé...

Un article paru dans *Drum* (août 1967) énumère plusieurs pièces d'avant-garde à sujet homosexuels, sans malheureusement indiquer les noms des auteurs et les dates des représentations : *The Story on Greenwich Avenue* (on y voit un Noir homosexuel travesti en religieuse); *The Madness of Lady Bright* (les phantasmes érotiques d'un homosexuel vieillissant); *Gorilla Queen* (un gorille « folle » amoureux d'un bel explorateur); *Do not pass go* (un prostitué homosexuel dans les réserves d'un supermarché); *Entertaining Mr Sloane* (histoire d'un travesti).

D'autres pièces sont plus connues, et ont atteint le grand public; la plupart ont déjà été signalées dans les pages d'*Arcadie* : *The Killing of Sister George*, de Frank Marcus, qu'on a joué cet hiver à Paris, sans grand succès d'ailleurs (*L'assassinat de Sister George*); *A Patriot for Me*, de John Osborne (Londres, 1965 : histoire de l'officier autrichien Alfred Redl, qui fut acculé à la trahison en 1914 par des maîtres-chanteurs. La pièce fit scandale lors de sa représentation, à cause d'une scène de bal travesti et de divers épisodes d'homosexualité avouée); *Dutchman* et *The Toilet*, de Le Roy Jones (San-Francisco, 1965) : pièces d'avant-garde, dont l'une se passe dans une vespasienne! John Herbert, *Fortune and Men's Eyes* (Canada, 1968 : voir *Arcadie*, n° 170, p. 100); Colin Spencer, *Spitting Image* (Londres, 1968) : « farce » à prétentions sociologiques, où l'on voit un homosexuel devenir mère...; Edward Bond, *Early Morning* (Londres, 1968), qui a suscité les foudres de la censure (24); Mart Crowley, *The Boys in the Band* (25).

Dans un genre très différent, il faut citer une comédie musicale, *Your Own Thing*, de Donald Driver (New York, 1968), d'après la *Douzième Nuit* de Shakespeare, où le côté homosexuel de la comédie — travestis, quiproquos, etc... — est souligné avec humour.

Quant à *Hair*, joué à New York en 1968 et qu'on est en train de représenter à Paris, il s'agit d'un « show » d'avant-

(23) Voir l'article de Frank Jotterand *Euripide à New-York*, dans *Le Monde* du 28 mars 1969.

(24) Cf. *Arcadie*, n° 179, p. 426.

(25) Cf. *Arcadie*, n° 183, p. 166.

garde où l'on voit des garçons entièrement nus face aux spectateurs; une des chansons du show s'appelle « Sodomy ». Le tout, très hippy, exalte la rédemption du monde par l'amour, le pacifisme, etc...

CINEMA.

Rappelons, pour terminer, les titres des principaux films anglo-saxons récents où l'homosexualité joue un rôle important. La plupart sont tirés de romans ou de pièces de théâtre cités plus haut. Plusieurs d'entre eux ont été projetés en France ou le seront prochainement : *The Sergeant*, d'après le roman de Dennis Murphy (*Le sergent*); *I love you Alice B. Toklas* (histoire de Gertrude Stein); *The Bliss of Mr Blossom* (on y voit un policier homosexuel et efféminé); *The Killing of Sister George*, d'après la pièce de Frank Marcus; *Midnight Cowboy*, d'après le roman de James Herlihy (*Un cowboy de charme*); *The Staircase*, d'après la pièce de Charles Dyer (*L'Escalier*), avec Richard Burton et Rex Harrison; *The Boys in the Band*, d'après la pièce de Mart Crowley; *Myra Breckinridge*, d'après le roman de Gore Vidal.

MARC DANIEL.

DOCTEUR JACQUES CORRAZE

(Agrégé de Philosophie)

LES DIMENSIONS DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Une admirable synthèse des connaissances »

Ed. Privat — 252 p. — 20 F

ENTRE LES LIGNES

EN LISANT VOLTAIRE

Bonsoir, cousins.

Reprenons, s'il vous plaît, où nous l'avions laissée, notre escapade en compagnie de Voltaire. Nous en étions, s'il vous souvient, à l'année 1739. Cette livraison-ci sera consacrée à la correspondance des années suivantes, jusqu'à l'an de grâce 1748 (*Arcadie*, n° 180).

Entre ces décennies, bien entendu, aucune coupure. Desfontaines continue de changer en autant de cauchemars les songeries et les rêves du malheureux Voltaire. A Helvétius, le 19 février 1739, notre homme s'en ouvre, et non sans bonhomie. Le philosophe en vient à passer l'éponge sur les outrages causés à l'homme de lettres. « Je ne veux, dit-il, pas me fâcher contre les hommes, et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'Argental, de Mme du Chatelet, j'imiterai le bon dieu qui allait pardonner à Sodome en faveur de quelques justes. Je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. »

L'affaire Desfontaines est provisoirement classée. Voltaire, n'étant plus partie en un débat trop « personnalisé », va-t-il enfin devenir juge impartial et objectif ? Que non pas ! Un malin sort veille. Notre homme, décidément, ne pourra s'oublier à parler des mœurs homophiles en toute sérénité qu'à de rares intervalles, comme par parenthèse ou par mégarde, en marge d'une vie où, malheureusement, trop d'homophiles indéliçats se jetèrent tour à tour à la traverse.

Un nouvel homophile, effectivement, va tout gâter, un homophile, cousins, de première taille : Sa Majesté prussienne Frédéric le Grand, deuxième du nom, et premier du surnom.

Entre Voltaire et Frédéric les relations, tout bien pesé, furent ambiguës. C'est bien là qu'il fait bon lire entre les lignes. A cela, cousins, nous avons la chance d'être exclusivement prédestinés. Je me sens, personnellement, bien des frères (voire des cousins) illustres ou non, perdus ainsi dans le temps et, parfois, dans l'espace.

Les rapports de Frédéric II et de Voltaire m'ont — toujours — paru constituer une espèce de valse-hésitation, une espèce de flirt surtout cérébral, un imbroglio de contradictions, mais aussi d'affinités, comme eût dit Gœthe, « électives ». Il y avait, à vrai dire, entre les deux tempéraments, entre les deux caractères, juste assez d'affinités pour que les deux hommes se plussent, et, parfois même, s'y complussent, mais jamais assez de complétudes pour qu'ils se repussent d'un tel plaisir, ni, à tout prendre, de telles complaisances.

Témoin ce billet, hautement désinvolte, adressé comme congé par Voltaire au roi de Prusse :

*« Adieu, grand homme; adieu, Coquette,
Esprit sublime et séducteur
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les muses, pour la retraite...
(...) Adieu, trente âmes dans un corps,
Que les dieux comblèrent de grâces,
Vous qui réunissez les trésors
Que l'on voit divisés au Parnasse (...)
Il faut partir; l'amitié pure
Saura seule m'en consoler.
Le roi me fait un peu trembler;
Mais le grand homme me rassure. »*

Le madrigal, ma foi, était assez galant. Plus galant à vrai dire, que le comportement et l'attitude.

Le différend s'était ouvert sur un fort piquant échange d'épigrammes. Un jour ou deux avant l'envoi de ce congé, peut-être même seulement quelques heures plus tôt, Voltaire avait écrit à Frédéric :

*« Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,
Mon âme n'est point satisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui subjuguiez les cœurs et ne vous donnez pas. »*

A quoi Frédéric avait répondu, sur le même papier :

*« Mon âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez pas qu'elle soit satisfaite,
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette;
Moi, je ne vous quitterai pas. »*

Cette coquette, c'était, bien entendu, Emilie : Mme du Châtelet, maîtresse alors en titre de Voltaire. Frédéric en était... Mettons, jaloux.

L'épithète de « coquette » adressée par le poète au roi, dans son congé, n'était donc, en définitive, qu'une réponse du berger à la bergère. Seulement, voilà : la bergère était reine. Reine outragée qui prisait mal le madrigal.

Voltaire, pourtant (il avait le génie des rétablissements), fit tout, ma foi, pour réparer l'humour et l'humeur du premier moment. Dans un billet que les docteurs en la matière situent aux alentours du 1^{er} décembre 1740, d'une plume assez pertinente pour se donner quelque apparence d'imper-tinence, il écrivait :

*« Je vous quitte, il est vrai; mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera sans cesse;
Depuis quatre ans, vous êtes ma maîtresse,
Un amour de dix ans doit être préféré.
Je remplis un devoir sacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars désespéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré.
Mais j'abandonne ce que j'aime. »* (Sic et resic. Sans [commentaires.]

Seulement, voilà encore : si philosophe qu'il soit, un homme de lettres est toujours écrivain. Et, pour tout versificateur, « écrivain », depuis toujours, a une tendance constante à rimer un peu avec « vain ». Bref, une fois de plus — c'est très voltairien — la vanité, chez Voltaire, l'emporta. Notre homme savait, sur Frédéric, pas mal de choses; et il voulait qu'on sût qu'il le savait. A Maupertuis — autre prussien à gages — il écrivait, dans le temps même qu'il demandait à Frédéric de l'excuser pour son départ, un billet des plus lestes, que voici :

*« Mon cher hibou de philosophe errant, venez donc dîner
aujourd'hui chez M. de Valori, et, s'il dîne chez M. de Bau-
vau, nous mangerons chez M. de Bauvau. Il faut que j'em-
brasse mon philosophe avant de prendre congé de la res-
pectable, singulière et aimable putain qui arrive. »*

Un tel billet appelle-t-il bien des foules de commentaires ? Pour vous, cousins, sans doute non, j'aime à le croire. Mais, pour les Béotiens, il en veut quelques ; et, pour tous les peuples barbares, il en exige, ma foi, une grande surabondance. M. Bestermann, homme éminent, assidu à Voltaire depuis maints lustres, était si pénétré de cette évidence qu'il a cru, naguère, devoir commenter en quelques mots ces quelques lignes de Voltaire à Maupertuis. Voici comment :

« Si invraisemblable (?) que cela puisse paraître à première vue, et si prodigieuse (?) que soit l'indiscrétion manifestée, la « putain » n'est autre que Frédéric lui-même ; il serait oiseux (?) de spéculer ici sur ce que cela implique de manière précise ; mais, à cette époque, Frédéric était entouré d'amis intimes du sexe masculin et il faut rapprocher de cela les plaisanteries assez lourdes échangées sur le thème de la coquette.

« Douze ans plus tard, Frédéric prit le parti de Maupertuis, dans la querelle qui l'opposa à Voltaire, avec une force et même une violence que ne motive aucune raison spéciale : on peut se demander si Maupertuis ne montra pas cette note au roi. »

Deux semaines, là-dessus, passèrent. Voltaire, ayant pu fuir la Prusse, avait réussi à gagner Clèves. Arrivé là, il se crut si libre que d'adresser à Frédéric un billet bien dans sa manière, où le conformisme le plus étroit se donnait les airs des vues les plus larges et où la mesquinerie la plus sordide faisait en sorte qu'on la tint pour la plus haute indépendance d'esprit :

*« Grand roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athènes
Pour les plaisirs et pour l'esprit.
La prophétie était certaine.
Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade... »*

En tout cela, ma foi, aucune sérénité, rien de beau, rien de noble, et, tout compte fait, pas l'ombre, chez Voltaire, de sagesse voltairienne. L'homme avait trop collé aux événements. Il ne pouvait s'en dégager. Il lui fallait quelque

recul, un instant de réflexion, un peu de marge, un soupçon de perspective pour s'y soustraire et s'en distraire.

Trois ans passèrent encore. Cette perspective, cette marge, étaient, dès lors, acquises. Voltaire pouvait enfin parler, non plus dans le seul instant, mais pour des siècles. En 1743, dans une lettre adressée à Frédéric vers le 15 ou le 20 juin, il put enfin — toutes conditions requises étant acquises — exprimer autre chose qu'un doigt de bile et trois gouttes de fiel. Le voici ce Voltaire défait de lui-même, rendu à la sérénité intemporelle, « tel qu'en lui-même enfin... », comme disait l'autre. Écoutons-le (il parle à Frédéric) :

*« Grand roi, j'aime fort les héros
Lorsque leur esprit s'abandonne
Aux doux passe-temps, aux bons mots,
Car alors ils sont en repos
Et ne font de tort à personne (...)
J'aime César entre les bras
De la maîtresse qui lui cède ;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir, jeune et plein d'appas,
Dessus et dessous Nicomède... »*

Un mois, encore, passa, et Desfontaines sévit. Voltaire, naturellement, le fit aussi. Le 17 août 1743, dans une lettre à Thieriot, l'auteur des « Lettres anglaises » fustigeait, une fois de plus, son plagiaire le plus plat :

*« Pour Coridon et pour Virgile
Il montre des soins assidus.
Je ne sais s'il est fort habile :
Il les a tous deux corrompus. »*

Là encore, l'événement (une mauvaise adaptation de Virgile par ce pauvre « bougre » de Desfontaines) avait pris le pas, pour l'ombrageux Voltaire, sur la méditation, sur la sagesse...

Tel fut donc Voltaire, tant à notre endroit qu'à notre rencontre (et j'y reviendrai, cousins, dans l'occasion). Qu'il ait été homosexuel ou non (et, personnellement, je pense qu'il le fut, comme tous les bien-portants, au dire de Knock, sont des malades qui s'ignorent), la chose, à vrai dire, importe peu. Qu'il ait, sur l'instant, pour des raisons de la dernière évidence, réagi, disons par euphémisme... avec

prudence, la chose, à coup sûr, importe encore moins. Ce qui nous importe (et à vous, cousins), c'est la leçon à tirer de tels faits; car cette leçon, elle est, assurément, de tous les temps et, plus singulièrement, de notre temps. Combien de Jouhandeau, combien de Julien Green, combien de Mauriac (j'en passe, et des meilleurs) s'expliquent de même façon que l'illustissime Voltaire? ils sont légion.

Entre le temps, la mode, les contingences, l'événement, la conjoncture, les alibis de survivre et, d'autre part, les désirs sourds, les vœux secrets, la raison de vivre, un compromis, pour celui-ci comme pour ceux-là, est seul possible. A qui la faute? A eux? Certainement pas. Ils sont hommes; et, comme à Térence, rien de ce qui est humain ne vous est, cousins, j'espère, étranger. Non plus qu'aux Béotiens, ces cavaliers-volants qui (tel La Fontaine) butinent leur miel tour à tour dans Arcadie comme dans toutes les régions circonvoisines. Elle est, la faute, au temps, aux mœurs, à ce mélange étrange de pudibonderies et de « putaineries » qui caractérise notre âge bizarre depuis déjà plus d'un bon millénaire. Alors, que faire et comment faire?

La parole, chers cousins, est ici à André Baudry. Lui seul peut dire et lui seul sait parler.

Il a neigé, ce soir, sur mon jardin. N'importe, au reste, car j'ai décidé d'y planter des péteuses. On les appelle aussi, en Béotie, des « groseilles à Maquereaux ». Tout un programme; fort différent, apparemment, de celui dont je viens de faire l'évocation. Mais tout se tient en ce bas-monde, même quand tout, peu ou prou, déjà, s'y relâche... Alors, bonsoir. Sus aux péteuses! A la prochaine! Et souffrez que soit (prseque) tout à vous,

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

LE JEUNE HOMME AU SCARABÉE

par JEAN FLORENTIN.

L'an dernier, je me rendis à Alexandre d'Égypte, où j'étais nommé professeur de français au collège. Très vite je pris l'habitude d'aller passer mes dimanches soit à Ramleh où subsistent quelques clubs fondés par les Anglais (notamment un célèbre golf), soit, quand je me sentais d'humeur plus solitaire, vers Abouselim où la mer borde de vastes étendues de sable. Déjà les gens de ce village me connaissaient de vue et, dans un café indigène où j'allais m'asseoir au retour du bain, j'avais fait échange de sympathie avec un grand garçon lybien qui m'avait servi mon thé de menthe. Il avait un profil grec et de sombres yeux pensifs qui n'étaient pas sans me rappeler quelque chose. Je lui dis quelques mots en sa langue pour lui apprendre que j'enseignais la mienne aux collégiens de la grande ville; à mon agréable surprise, il répondit en français et le fit même de mieux en mieux à mesure que je le questionnais sur son pays et les fellahs qui l'habitent.

Ce dimanche-là, je m'étais mis nu à bonne distance d'Abouselim et, tout enduit de crème solaire, je me bronçais béatement sur la plage déserte quand je vis venir quelqu'un du village. Je ne fus pas long à reconnaître mon obligé informateur. Il s'avançait vers moi d'un pas noble, aisé et la pauvreté de sa mise accusait encore l'harmonie de ses propositions. En souriant de toutes ses dents blanches, il m'aborda: « Ici, mer pas bonne, courant dangereux... Là-bas, c'est mieux. » Sa main brune montrait, à quelques centaines de mètres, une sorte d'avancée, de cap où la mer atteignait presque une petite pinède sous un bourrelet de dunes. Curieux de voir où il voulait en venir, j'acquiesçai: « Soit, si tu m'y conduis. — Je suis libre ce matin: je me baignerai aussi. » Avec gentillesse il ramassa

mes vêtements et nous voici marchant le long de la mer radieuse, au cri des mouettes, sur l'arène parsemée de coquillages et de varechs. « Comment t'appelles-tu? demandai-je. — Bitios. — Ce nom ne sonne pas arabe. — Non, il doit être copte. » Arrivés au bout du cap, nous découvrîmes tout un nouveau paysage, fait d'étangs où — merveille! — se tenaient une multitude de flamants roses, encore doublés par le miroitement des eaux. « Tu ne m'avais pas dit que nous verrions ces oiseaux superbes! » Nouveau sourire des dents blanches : « Oh! il y en a souvent par ici... Avec des ibis, des cygnes sauvages, des pélicans... » J'observai que ces flamants, quand ils n'étaient pas debout sur une patte, semblaient chercher quelque aliment dans les mares :

— Qu'est-ce qui les intéresse dans les étangs? Se nourriraient-ils de plantes aquatiques?

— De fleurs de lotus, sans doute.

— Je vois en tout cas que j'ai trouvé un bon guide...

— Peut-être... Qui peut savoir? N'avance pas davantage si tu ne veux les voir s'envoler.

— Eh bien! baignons-nous ici.

Nous nous étions arrêtés. D'un tournemain il se dévêtit. Je connus alors à quelle splendeur peut atteindre un corps de jeune homme, devant cet athlète aux formes de bronze, à la croupe petite mais saillante, aux longues jambes velues contrastant avec un thorax absolument lisse au milieu duquel pendait un scarabée porte-bonheur. « Comme tu es costaud! Tu fais de la culture physique? — A peine un match de football par semaine... » Déjà il s'élançait dans la mer et je le suivis d'enthousiasme. Nous nageâmes, nous jouâmes à nous éclabousser, à foncer dans la vague pour nous attraper sous l'eau comme deux tritons folâtres. Quand Bitios me vit bien haletant, il regagna la plage d'un crawl puissant et je le suivis une fois de plus. Là, nous nous reposâmes un long moment : j'avais posé ma tête au creux de ses reins et, grâce à cet oreiller confortable, à l'arôme d'opium de cette peau brûlée, je m'endormis quelques instants. Tout à coup je sentis se dérober sous moi le moelleux coussin d'ambre : mon compagnon était debout et me disait : « Il ne faut pas rester longtemps immobile au soleil... Viens, nous allons courir. » Nous fîmes en effet quelques pointes de vitesse et j'eus le plaisir de constater que je l'emportais en rapidité. Alors l'orgueil me prit et je lui proposai une partie de lutte. Il sourit de nouveau,

ôta sa chaîne au scarabée et se mit en garde : nous nous étreignîmes et, un moment, nous fûmes poitrine contre poitrine. Je pus palper cet admirable buste, lisse comme du marbre d'Assouan ou plutôt comme le chaud limon du Nil... Mais je sentis bientôt l'évidente supériorité de mon adversaire. Il me bascula une fois, deux fois et c'est merveille — à moins qu'il ne me ménageât — que je sois parvenu à reprendre le combat. La troisième fois que je mordis le sable, je sentis sous ma main, parmi les coquillages broyés, un petit corps dur, sorte de caillou arrondi, de galet étrange... Je cessai un moment de me défendre, tant cet objet me surprenait, me donnait l'impression d'une présence extraordinaire... Ce qui se produisait alors ne peut s'énoncer que dans les termes où Lawrence d'Arabie parle de citadelle intime et... d'intégrité violée. J'eus la présence d'esprit de ne point paraître m'en apercevoir et, toujours couché du côté face, de ne m'intéresser qu'à ma bizarre découverte.

— Oh! fis-je, c'est une monnaie, une monnaie toute déformée par une gangue de terre... Regarde, Bitios, ce que j'ai trouvé.

Mais le Lybien s'était redressé et il ne jeta qu'un coup d'œil hautain sur le flan indiscernable :

— Ça ne m'étonne pas... on en trouve de temps en temps... Adieu! J'ai affaire au village.

Il avait remis ses frusques et, sans retourner la tête une seule fois, il reprit sa marche altière de demi-dieu en hailons... Je vis disparaître sa tête haute, aux cheveux noirs épaissis sur la nuque... Du même coup s'était envolé le peuple immense des oiseaux que j'avais admirés tout à l'heure. Je me serais cru victime d'un mirage si les étangs n'étaient demeurés là, mais ternis, déserts, mares salées sans fleurs ni végétation possibles... Seul un pélican malgracieux y pataugeait encore.

Etonné, déçu, je me rhabillai, repris le chemin d'Abou-sélim où je repassai par le café, mais Bitios n'y était plus pour m'accueillir. Je retournai à Alexandrie avec une étrange impression de tristesse, de solitude, voire de trahison : chose surprenante, je ne trouvai un peu de réconfort, de chaleur, que par le contact de la monnaie encore indéchiffrable que serrait ma paume. Rentré chez moi, je me mis en devoir de la décaper, n'y parvins guère et me couchai après l'avoir plongée dans de l'acide. Le lendemain,

au saut du lit, je retournai voir ce qu'il en était advenu. O surprise, ô miracle! Un jeune homme apparaissait, montrant un pur profil grec, les cheveux plantés bas sur une nuque athlétique, les épaules puissantes; et comme ce buste était nu, il découvrait une poitrine lisse, fleurie, modelée comme celle de Bitios lui-même...

... Antinoüs! J'avais rencontré Antinoüs!

JEAN FLORENTIN.

CHRISTIANE ROCHEFORT

PRINTEMPS AU PARKING

« Cette histoire de deux garçons »

Grasset — 270 p. — 16 F

REMI SANTERRE

L'ÉCART

N.R.F. — 17 F

CINÉMA

LES TOUCHABLES

film anglais de ROBERT FREEMAN.

Un scénario farfelu, des décors insolites, des situations cocasses et imprévues, un humour assez glacé parfois mais sans faille, jamais de vulgarité mais pas mal de désinvolture et d'agilité, tel est ce film qui m'a enchanté.

Il y a en fait deux intrigues assez arbitrairement juxtaposées, l'une dans les milieux du catch, l'autre consacrée aux agissements quelque peu délirants d'une association de quatre jeunes personnes aussi insolentes que résolues.

Le point de tangence est fort artificiel : les amours d'un catcheur peu futé avec un membre du quatuor — une danseuse de couleur — très black power.

Ces mignonnes commencent par dérober un mannequin dans un musée de cire, mais ne sont pas femmes à se contenter de simulacres et décident d'enlever une idole de la chanson, dans un dessein strictement érotique : elles entendent en user et en abuser l'une après l'autre.

Dans le même temps, un méchant catcheur — n'est-il pas noir ce qui explique tout ? — organise un racket aux mêmes fins.

Il est en effet un soir de défaite, en s'effondrant sur le ring, tombé en extase en apercevant le jeune chanteur et a exigé de son manager d'approcher de plus près un objet si charmant.

Regrettons que les dieux et le scénariste prudent se soient refusés à nous montrer cette conjonction. Le cinéma comme la tragédie est fait de passions contrariées.

Nous ne saurons donc pas comment ce garçon, d'abord couvert de femmes, eût réagi en changeant si j'ose dire son fusil d'épaule. Aux dernières images il s'enfuit affolé à Hollywood où, s'il y a une providence, il aura, espérons-le, tout loisir de parfaire son éducation sentimentale.

Quant à l'issue du film, rassurez-vous, chers Arcadiens, comme dans les westerns le bon (qui est aussi le blanc) triomphe et la morale, quelque peu écornée, est sauvée.

Mais avant cette happy-end par trop convenue, que de joyeux moments !

L'intérieur d'un des catcheurs — le blanc — (culture oblige) où une réduction du Moïse de Michel-Ange et d'un important fragment de plafond de la Sixtine (la création d'Adam) voisine avec diverses autres pièces de même acabit, vaut le détour.

Le lieu de séquestration de l'idole n'est pas moins étonnant : une immense boule en plastique sur un socle de ciment qui au milieu de la campagne anglaise la plus classique semble surgir d'une autre planète.

Tout ceci permet mille prises de vues surprenantes, mille colorations étranges au matin ou au crépuscule. Nous ne sommes peut-être pas dans le château des 120 Journées, mais dans ses dépendances.

Tout se termine par une épique bouffonnerie : une bagarre homérique entre les bons et les mauvais et le lent dégonflement de la maison en plastique, énorme montgolfière, aussi symbolique que spectaculaire.

Le mot de la fin c'est une de nos agitées qui bien entendu le prononce, en contemplant cette catastrophe à la Jules Verne : « il sera toujours facile d'en regonfler une autre », ce qui est exact, certes, dans bien des domaines.

SINCLAIR.

POINT NOIR - Z - LA MUTINERIE

S'il est une mode irritante, c'est bien celle qui consiste à truffier chaque film de quelques personnages homosexuels — aussi convenus qu'écoeurants, bien entendu.

Jules Dassin n'y a pas manqué dans son film raté *Point Noir* (UP tight) et cependant que les premières séquences — l'enterrement de Martin Luther King — étaient donc poignantes !

L'idée était étrange d'ailleurs d'aller chercher un canevas dans un roman de Liam O'Flaherty porté jadis à l'écran par John Ford : *Le Mouchard*.

Seuls les gens de cinéma peuvent inventer de transposer une action de l'Irlande aux U.S.A. du black Power.

Ne nous étonnons pas que la greffe n'ait pas réussi.

Pour faire je suppose plus actuel, Jules Dassin a imaginé le personnage de Clarence, un donneur qui se proclame en tortillant du croupion dans un commissariat au cours d'une scène assez incroyable : trafiquant de drogue, indic et bien entendu « pédé ». Nous avons

droit un peu plus loin à quelques scènes intimes où on le voit prendre sur ses genoux son petit ami — un assez beau garçon de couleur — l'étreindre avec toutes les marques d'une satisfaction non dissimulée.

Tout ceci, bien entendu, fort étranger à l'action principale, un hors-d'œuvre pour appâter le spectateur.

Dans *Z*, le film franco-algérien de Costa-Gavras, l'assassin est bien entendu un homosexuel.

Mais ce qui était dit dans le livre de Vassili Vassilikos en une demi-phrase fait ici l'objet de deux séquences : une rêverie devant un adolescent en costume de nuit sur un balcon et un essai de dragage dans une kermesse.

Dans *la Mutinerie* (Riot) de Buzz Kulik les choses vont beaucoup plus loin. Lors du soulèvement qui dresse les bagnards de l'Arizona contre leurs geôliers, ils créent suivant leur propre expression « un véritable bordel ».

Et l'on voit dans un quartier pénitentiaire, travestis, danse du ventre, « filles » aguicheuses et autres afféteries.

Le héros, l'athlétique noir Jim Borwn, est même en butte aux avances insistantes d'une de ces dangereuses créatures.

Il serait excessif de dire qu'il ne doit son salut qu'à la fuite, mais il résiste sobrement à la tentation et sauvegarde la morale.

Disons qu'il n'y a qu'un demi-mérite, car le metteur en scène n'a pas mis sur sa route le plus pulpeux de ces « mutants ».

Autrement séduisantes sont quelques silhouettes trop rapidement entrevues, notamment dans les douches, propres à faire rêver tous les Arcadiens amateurs (il y en a, le croiriez-vous ?) de bois d'ébène.

Mais dans le reste de l'œuvre tout est caricature, dérision et mépris pour les homosexuels.

Mince consolation dans un film de guerre anglais exploité sous l'aimable titre *Enfants de Salauds* (Play dirty) d'André de Toth, il y a un couple de mercenaires arabes dont l'attachement n'est en rien ridiculisé.

On a dû estimer que l'exotisme et les mœurs primitives excusaient tout.

Toujours est-il que ces deux guerriers rieurs et barbus dans leurs vêtements blancs se prodiguent mille marques d'amour et d'affection sans prêter à sourire le moins du monde.

Contentons-nous aujourd'hui de cette maigre fiche de consolation et faut-il le redire une nouvelle fois, sachons attendre.

SINCLAIR.

IF

de **LINDSAY ANDERSON.**

Il faut des films de subversion, de satire : tous les cinémas nationaux ne sont pas, grâce au ciel, châtrés comme le nôtre.

Nos réalisateurs ont dû mal à sortir de leurs histoires de guerre, de police, de gangs ou de fesse pour ne rien dire du genre comique : de Francis Blanche à de Funès, nous sommes gâtés.

Les Anglais viennent de donner une preuve de leur libéralisme en envoyant à Cannes pour les représenter un film explosif au sens propre du terme d'ailleurs.

La peinture d'un collège anglais avec toutes ses scléroses est cruelle (N.B.).

En France ce sujet est tabou et depuis Jean Vigo avec **Zéro de conduite**, qui s'y est attaché ?

Rien ne manque au tableau brossé par Anderson : les brimades — l'homosexualité — le sadisme à tous les échelons — les obsessions sexuelles — la loufoquerie professorale — le militarisme naïf — les traditions rhumatisantes — l'opportunisme directorial, etc..., etc...

Hors de ces carcans, de cette prison, les élèves, ou du moins les plus indépendants d'entre eux, aspirant à vivre.

Pour y parvenir, il faut tuer — et ce recours à la violence que l'on sent poindre dans tous les pays est bien le drame de notre temps.

Combien symbolique cette séquence où Travis s'exerce à tirer avec un revolver d'enfant sur des photographies clouées au mur.

Il en vient à viser un cliché montrant la reine dans sa voiture et bien qu'il ait une main très sûre n'atteint qu'un des compagnons d'Elisabeth.

Le sacrilège est évité mais de justesse.

Dans la fin, par contre, toute mesure est dépassée.

La grotesque parade que constitue la distribution des prix — à moins que ce ne soit la fête annuelle — du collège est sinistrement arrosée de tirs de mortier et de mitrailleuse par les trois élèves en révolte, le directeur abattu d'une balle en plein front et le film se clôt sur une vision de guerre civile.

La critique française — au moins la plus traditionaliste — a sursauté en voyant que pour filmer ces scènes le cinéaste avait rejeté tout recours au rêve, mais avait adopté le parti-pris le plus réaliste.

Je l'en louerai au contraire.

Qu'il y ait plus de massacre que de jeu dans tout ceci donne la mesure d'une époque où les affrontements viennent à peine de débiter.

SINCLAIR.

N.B. — Dans un film déjà ancien dont aucune reprise, même par les cinémathèques ou les cinés-clubs, n'est jamais effectuée, les Anglais avaient déjà donné une image effrayante d'une société libre de jeunes garçons. Une happy-end sauvait les choses d'extrême justesse, c'était *le Seigneur des Mouches*.

JEAN-LOUIS BORY

LA PEAU DES ZÈBRES

« Tribu sombre, damnée mais héroïque »

N.R.F. — 483 p. — 29 F

HENRY DE MONTHERLANT

LES GARÇONS

Ed. N.R.F. — 378 p. — 25 F

DANIEL DEPLAND

LA JAVA

« c'est ton frangin
c'est mon amant »

J.J. Pauvert — 135 p. — 13,50 F

PLEXUS

N° de juillet 1969 (8,50 F)

LE DOSSIER DE L'HOMOSEXUALITÉ

Enquête de P. HAHN

R. Peyrefitte, M. Butor, C. Dumezil, D. Guérin,
M. Oraison, R. Bastide, A. Baudry répondent

JACQUES VOUS REÇOIT

AU PIERROT DE LA BUTTE

DÎNERS — SOUPERS

Menu à 12 F

(fermé le dimanche)

(ouvert tout l'été)

41, rue Caulaincourt, PARIS-18° — Téléphone : 606-06-97

(Métro Place Clichy — Lamarck)

— 378 —

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse
PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - K I

sciences occultes

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9° — Métro Cadet
Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres
30, rue de Maubeuge, PARIS (IX°) — Tél. : 878-44-82
(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV°) — Tél. : 828-09-13

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91